

# Allocution prononcée à l'occasion de la remise des *Mélanges offerts à Patrick Dandrey* pour son départ à la retraite

---

Salle des autorités du Rectorat de Paris,  
en Sorbonne, le 15 juin 2018

Ainsi donc, voici venu le terme. Je ne saurais trop vous remercier tous d'être venus ce soir m'inspirer « l'amour de la retraite », si je peux me permettre de citer ce vers de La Fontaine en présence du spécialiste de cette question, mon ami Bernard Beugnot, auquel je ne serai jamais assez reconnaissant d'avoir traversé l'Atlantique pour être présent aujourd'hui. Il me fallait bien cet appui généreux, la généreuse initiative de mes quatre mousquetaires, le livre qui en est issu et les contributions amicales qu'il contient, ainsi que votre présence à tous ici, pour m'aider à entrer dans cette phase de ma vie pour laquelle je ne me sens pas de disposition particulière, et pour m'aider à substituer au plaisir d'enseigner, si capricieux et instable soit-il, la tranquillité débilite de ne plus pouvoir le faire et de devoir me taire. Aussi bien, je vais profiter de l'attention amicale que vous me prêtez, pour une dernière fois me faire écouter par un auditoire captif et bienveillant.

Lorsque le duc de Lauzun ramena d'Angleterre l'épouse de Jacques II exilée, Louis XIV l'accueillit à la cour en lui disant : « Entrez, Monsieur de Lauzun, il n'y a ici que de vos amis. » La phrase valait par son contexte, car il était rare que dans une assemblée de cour on n'eût que des amis. Rien de tel à l'Université, bien sûr, dont une indéfectible fraternité lie les membres unis par l'amour commun du savoir et de son partage ; mais on apprécie tout de même une sélection comme la vôtre en ce jour, fondée sur l'amitié et la connivence, où les éloges immérités et les marques d'estime ou d'affection, pour être modelés par la circonstance, n'en résonnent pas moins comme l'expression d'un désir sincère d'être agréable à celui qui va partir.

L'amour des Lettres et celui de les enseigner sont nés en moi avant que je n'entre dans la carrière, et certainement ils lui survivront : ils auront donc tendu le fil de mon existence et l'auront noué de leur torsade de part et d'autre des quarante-cinq années où je les aurai pratiqués contre rémunération. Le métier de professeur, en effet, aussi vieux que celui de prostitué(e), partage avec lui le paradoxal avantage de tirer salaire du plaisir d'aimer. Mais il offre de surcroît l'intérêt notable qu'on peut le pratiquer bien plus longtemps, et que, si l'on s'en rapportait aux goûts de la clientèle plutôt qu'aux règles de la République, les vieux professeurs pourraient continuer leur sacerdoce à la satisfaction peut-être de certains de leurs clients. Il est vrai que ces clients eux-mêmes sont pour les uns hors d'âge, parce qu'il sont morts : ce sont les grands auteurs du patrimoine littéraire ; et pour les autres, pour

la grande majorité des autres, sans âge : ce sont les élèves et les étudiants, dont le contingent renouvelé chaque année a le bon goût de se situer immuablement entre quinze et vingt-cinq ans, et d'attirer par capillarité leurs enseignants dans cette sphère de jeunesse perpétuelle. Ainsi aurai-je passé le baccalauréat tous les ans pendant quinze ans et le CAPES ou l'agrégation tous les ans pendant trente ans, je ne dirai pas sans prendre une ride, mais du moins en l'effaçant au seuil de chaque rentrée qui m'offrait la compagnie d'un groupe de jeunes gens à l'âge toujours semblable. Quant aux auditeurs de l'Université Interâges que je n'ai garde d'oublier, cet intitulé même dit qu'eux aussi effacent à leur façon les frontières des âges.

Bref, le professorat, en remettant les horloges à zéro chaque mois de septembre, offre des aperçus vertigineux sur la superposition entre le temps linéaire et le temps cyclique. Dorian Gray est son dieu (ou son diable) tutélaire. Et pour moi, le passage de mes vingt-deux à mes vingt-trois ans qui se situa exactement au milieu de mon oral d'agrégation, aura arrêté sur cet âge l'horloge de ma vie. Or voici que mon accession à la retraite risque, comme à la fin du roman de Wilde, de me précipiter dans un rattrapage effréné du temps arrêté, si le livre que vous avez patiemment composé pour moi et que vous m'offrez aujourd'hui ne me faisait directement accéder à l'éternité en sautant par-dessus la vieillesse. Car être « mélangé », c'est une garantie de passer à cette éternité qu'assure l'inscription d'un patronyme dans un titre d'ouvrage. Il y a beau temps que j'ai composé des livres lus par peu de lecteurs bien choisis et qui m'ont garanti une entrée comme auteur au catalogue des bibliothèques qui conservent tout et n'importe quoi. Restait à y figurer dans le titre. Mais figurer dans un titre comme sujet d'étude, c'est un privilège réservé aux écrivains créateurs : les historiens et les critiques ne sauraient y prétendre. En revanche, y entrer comme objet d'intention, c'est la gloire des professeurs finissants : la BnF possédera au moins un livre où mon nom et mon prénom ne signifient pas que je l'ai écrit ni qu'on y parle de moi, mais en tout cas qu'on y parle pour moi.

C'est de surcroît un livre plein d'usage et de raison, de science et de conscience, dont je prévois d'apprendre beaucoup des maîtres patentés ou en voie de maîtrise qui ont contribué à le composer. Voici donc comment vous me ramenez par ce livre, en un tête-à-queue de l'Histoire, à ce statut d'étudiant ou d'élève dont m'avait tiré le concours susdit : vous me redonnez les vingt-deux ans que l'Etat menaçait de multiplier par trois en un jour. Quittant le temps cyclique, menacé d'entrer dans la durée linéaire, candidat présomptueux à l'éternité, je suis par votre don promis aussi à la rétroaction. Cet ouvrage est pour moi la promesse d'une remontée vers l'Âge d'or ou du moins, en buvant page à page vos paroles pleines d'enseignement, d'étancher ma soif à la Fontaine de jouvence. Cela m'invite à une remontée aux sources, à mes sources, qui, rassurez-vous, ne signifie pas que je vais vous raconter ma vie : mon caractère ni ma spécialité de dix-septémiste ne s'y prêtent. Au demeurant, la vie des autres m'a toujours plus intéressé que la mienne. Mais en l'embrassant du coup d'œil de l'agonisant, car aujourd'hui est pour moi un jour de départ – et partir, c'est mourir un peu –, je vais m'exercer, grisé temporairement par vos hommages, à tâcher de me constituer un destin à partir de quelques événements de mon existence.

Étais-je destiné à l'enseignement et singulièrement à l'Université – mes parents durent en être inconsciemment convaincus lorsque, habitant Bordeaux, ils choisirent d'aller me faire naître dans une ville de sa banlieue nommée Talence, un an à peine avant que ne prît corps le projet d'y transférer les facultés réunies dans un campus où, trente-huit ans plus tard, je devais trouver mon premier poste de maître de conférences. Tout aussi inspirés, ils déménagèrent à Caudéran, autre faubourg de Bordeaux, où l'école maternelle et primaire s'appelait très officiellement « l'École normale », parce qu'édifiée à côté de la véritable École normale d'institutrices, où elle leur servait de laboratoire d'apprentissage sous la houlette d'enseignantes triées et chevronnées. Entrant en maternelle, je fus donc normalien dès l'âge trois ans, ce qui me dispensera de le (re)devenir plus tard. En tout cas, l'enseignement professé dans cette école par nos maîtresses, voué à guider les premiers pas des élèves-institutrices qu'elles recevaient dans leurs classes, était prodigieusement éclairé et épanouissant, exigeant et formateur. Car tout cela se passait bien avant le naufrage de la pédagogie dans le dogme et l'incongruité. Le seul naufrage que je connus à l'École normale fut celui d'Ulysse, puisque dès le cours préparatoire on y lisait l'*Odyssée*, dans une version certes allégée mais, Dieu merci, pas infantilisée. À cette époque, les garçonnetts de six ans se prenaient dans leurs jeux pour Télémaque plutôt que pour Goldorak. Il est vrai que j'aurais été en peine de puiser mon inspiration ludique dans le monde de ces héros que les enfants d'aujourd'hui voient sur les écrans avant de les imaginer dans leur tête : c'est à la fin de ma première année d'enseignement primaire, je m'en souviens très bien, que pour me récompenser de mon prix d'excellence remis en mains propres par M. Armand Faulat, maire de Caudéran, sur une estrade agrémentée de force verdure dont la hauteur vertigineuse m'impressionne encore (c'était quasiment la scène des Comices de *Madame Bovary*), mes parents m'emmenèrent au cinéma, et qui plus est au balcon — les plus âgés comprendront — voir mon premier film. J'allais avoir sept ans et je ne savais pas encore que les images pouvaient bouger. Ceci se passait donc en des temps très anciens. Et si la terre, je l'avoue, n'était plus tout à fait humide du Déluge, du moins puis-je témoigner avoir vu régulièrement, jusqu'à mon départ de Bordeaux en 1958, le livreur de la maison frigorifique Bernat (fondée en 1886) arrêter devant chez nous sa voiture à cheval et saisir par ses deux bouts, dans une sorte de ciseau aux lames recourbées qu'il y enfonçait, le pain de glace destiné à notre glacière. La même année 1958, Jacques Tati signait dans *Mon oncle* la destruction programmée de ce monde où la traction à cheval n'avait pas tout à fait disparu des grandes villes, où les réfrigérateurs (qu'on appelait « frigidaires ») faisaient encore figure d'objets de luxe et où Mc Luhan n'était pas venu tout à fait à bout de Gutenberg.

Je m'identifie même si bien à la génération Gutenberg que, pour dire le vrai, j'ai appris à imprimer avant de savoir lire et écrire. Car, parmi les activités pédagogiques que l'École normale distribuait aux enfants dès les classes maternelles, il y avait l'imprimerie. Je m'en trouvai chargé. Il s'agissait de repérer dans la casse bien complète dont disposait la petite école chacun des caractères de plomb correspondant aux lettres formant les mots des courts messages

d'information destinés par l'institutrice aux parents d'élèves. Du moins est-ce le seul prétexte de cette activité de composition dont je me souviens vaguement. Sans doute en existait-il d'autres. On glissait les caractères, une fois identifiés et prélevés, dans des composteurs – de cuivre, me semble-t-il : en tout cas, ma mémoire me les montre d'un jaune d'or un peu terni. Après avoir ajouté là où il le fallait les cadratins correspondant aux « blancs », on serrait la vis du composteur, que l'on plaçait sous le précédent dans la forme (en souvenir de quoi j'intitulerais un jour « Cadratin » une collection que j'ai fondée en 2002 chez Klincksieck pour y accueillir ces titres oubliés qui constituent les « blancs » de la mémoire dans les catalogues de la librairie française). Pour l'heure donc, j'imprimais par imitation et mettais bout à bout des signes de plomb dont j'ignorais encore le son et le sens. Les repérer dans la casse n'était pas bien compliqué : il n'y en a que vingt-six, après tout, plus quelques signes de ponctuation. Ça ne présente guère plus de difficulté que de jouer aux cubes ou aux dominos. À cela près qu'il fallait prendre le pli d'inverser systématiquement leur ordre, en faisant partir de la droite ce qui sur le modèle à imiter partait de la gauche, puisque l'impression allait inverser sur le papier la forme composée à partir des caractères de plomb, que j'encreais avec un rouleau dont je crois revoir encore le cylindre luisant et sombre.

À moins que le modèle ne fût déjà composé en miroir par l'institutrice bienveillante ? Je ne m'en souviens pas ; mais une conséquence amusante de cet apprentissage précoce tendrait à me faire croire que non. Cette conséquence, on me l'a contée ensuite : je ne la garantis pas sur ma mémoire. Il paraît en tout cas que, gaucher de naissance et imprimeur de formation, les tout premiers mots que je transcrivis, en dernière année de classe maternelle, cette fois sur un cahier et la plume à la main, d'après le modèle tracé au tableau par ma nouvelle institutrice, allaient de droite à gauche et dans l'ordre exactement inverse de ce que je devais reproduire : « p a p a » devenant « a p a p », et tout à l'avenant. Gutenberg, pour le coup, avait effacé en moi l'antique leçon des scribes transmise de civilisation en civilisation jusqu'aujourd'hui, et peut-être, qui sait ? jusqu'à demain, si demain les enfants calligraphient encore. Peut-être, débutant ainsi, aurais-je montré ensuite des dispositions pour l'apprentissage de l'arabe et la lecture des mangas ? Mais ce tour de plume original fut prestement corrigé. J'en ai conservé seulement un certain goût pour les questions éditoriales insolubles et pour la composition des livres.

Pour leur lecture aussi, dans le bon sens cette fois. Et l'un de mes tout premiers souvenirs, à la fois heureux et malheureux, tient justement aux livres. L'une de mes grand-mères m'avait offert pour je ne sais lequel de mes anniversaires, mes quatre ou mes cinq ans, un album illustré de Dorothy Yardley contant les aventures d'un lapin nommé Mac Bunny, qui venait visiter Paris, vêtu d'un kilt et portant une cornemuse. Je n'y ai pas puisé des compétences en anglais, mais peut-être le goût pour les animaux qui parlent. En tout cas, c'était le premier livre que je lisais moi-même et sans qu'on me le lût, et je me revois le soir, sous la suspension de la cuisine avec sa crémaillère de faïence, offrant à maman, en échange de toutes les lectures qu'elle m'avait faites, le plaisir d'en entendre une enfin de ma bouche. Je lui lisais un chapitre par jour, car il faut ménager ses efforts.

Mais un soir dont j'ai gardé tout frais le souvenir, une terrible expérience m'attendait. Lorsque sans méfiance je tournai la page que je venais d'achever, la suivante ne comportait que quelques lignes de texte, qui se terminaient, je m'en souviens comme si c'était hier, par la phrase fatale : « Au revoir Mac Bunny et à bientôt ». Promesse mensongère et déception cruelle : Mac Bunny était à jamais parti. J'appris ainsi que les livres ont une fin, comme les rêves et les carrières.

Ce qui me ramène au présent. Vous aurez compris que j'ai écrit mes livres, au fond, pour donner une suite aux aventure du lapin Mac Bunny ; que j'ai consacré une part de mon temps à La Fontaine, auteur notamment de la fable « Le Renard anglais », dans l'espoir de retrouver chez lui celle du « Lapin écossais », apparemment perdue ; que j'ai embrassé la carrière de professeur pour faire partager à d'autres mes lectures, avec un goût prononcé pour le soliloque magistral ; et que durant toutes ces années d'enseignement partagées entre le lycée et l'Université, l'élan d'attention, d'affection, de dévouement et de passion qui m'a porté vers mes élèves, mes étudiants et mes disciples, aura puisé son énergie et son ardeur dans celui qui me portait vers ma mère les soirs de ma première lecture à haute voix et à son unique destination. J'ai décidé à onze ans de devenir professeur de Lettres, et si je n'ai pas dévié de cette vocation ni jamais un instant regretté de l'avoir reçue et d'y avoir répondu, c'est que dans cette transmission entrait un vœu secret de réciprocité dont l'ouvrage que vous m'offrez ce soir incarne l'échange et le partage. Je vous en remercie avec une sincérité émue.

© Patrick Dandrey